

Langue

Béatrice Godart-Wendling (Laboratoire MoDyCo, UMR 7114)

La langue, en tant que sujet d'étude, peut être appréhendée selon deux axes différents : on peut soit considérer l'usage qu'en font les locuteurs, soit l'étudier en elle-même en tant que système abstrait qui présiderait à son utilisation. Si l'examen du lien qui unit langue et identité trouve dans la première approche une résonance due au fait que tout sujet parlant construit son identité par le biais de sa langue ; la seconde perspective, telle que la pratiquent les linguistes, n'attribue pas à la notion d'identité le statut de concept opératoire, car que ce soit au niveau de l'étude des sons (la phonétique et la phonologie), des mots (le lexique), de la grammaire (étude des formes morpho-syntaxiques et de leur possibilité d'agencement), de la sémantique (étude du sens) ou de la pragmatique (analyse du sens en contexte), l'identité n'a pas cours en langue.

I. La langue comme lieu de construction de l'identité

Bien que le débat concernant la part de l'inné et de l'acquis dans le développement du langage n'ait pas encore donné lieu à des conclusions certaines (Parisse 2002), la question de la mise en place de l'identité de l'enfant par le biais de la maîtrise des pronoms personnels a fait l'objet de nombreux travaux depuis la seconde moitié du XIXe siècle. Initié par les recherches que Darwin (1877) mena sur l'acquisition du langage de son propre fils, le problème à résoudre consistait à comprendre pourquoi la maîtrise du « je » n'intervenait qu'à l'âge de trois ans, c'est-à-dire assez tardivement au vu des autres acquis langagiers (capacité d'utiliser les prépositions, de varier les temps verbaux, de formuler des relatives, ..., cf. Morgenstern et Parisse 2017, pp. 8-11) déjà réalisés par les enfants tout venants (i.e. ceux qui ne présentent pas de troubles moteurs ou psychologiques). L'enfant commence en effet par ne pas marquer la forme (« allé dehors » pour « je suis allé dehors »), utilise son prénom (surnom ou « bébé »), inverse les pronoms (emploi de « tu » ou de « il » pour parler de lui), recourt à la forme accusative « moi » (qui lui permet de s'auto-désigner sans toutefois indiquer qu'il occupe la fonction syntaxique de sujet) pour enfin réussir – après avoir mêlé toutes ces formes – à produire la forme composée « moi, je » qui petit à petit deviendra un « je ». La raison d'être de ce long processus est que l'emploi de « je » nécessite que l'enfant résolve quatre problèmes : « – se désigner, s'identifier autrement que par son prénom ; – marquer qu'il est à la fois sujet de l'énoncé et sujet énonciateur et conjoindre les deux dans une seule forme ; – marquer qu'il est aussi objet de discours ; – le marquer dans une forme sujet (le nominatif latin, *je* et non *moi* en français, *I* et non *me* ou *my* en anglais). Ainsi se superposent le niveau référentiel (désigner un agent particulier), le niveau énonciatif (identifier cet agent à l'énonciateur qui donne également son point de vue et modalise ses énoncés), le niveau morpho-syntaxique (indiquer que cet agent est sujet de l'énoncé) » (Morgenstern 2006, p. 12). Or ce que montrent les études portant sur les interactions mère-enfant (Rabain-Jamain et Sabeau-Jouannet 1989) est que les mères s'adressent à leur enfant en utilisant de nombreuses désignations qui paradoxalement les aident à mettre en place leur « je », car elles leur permettent de « saisir les différentes fonctions pragmatiques des noms propres et des pronoms personnels : les mères emploient *tu* pour poser une question et considèrent leur enfant comme étant capable de répondre. Elles commentent également les activités du bébé et le traitent comme agent de l'action. Avec la troisième personne, l'enfant est désigné hors de la sphère dialogique, la mère le pointe comme un spectacle pour lui-même. Avec *je* elle parle à la place de l'enfant, elle renverse les rôles en faisant semblant d'être l'enfant. Avec *on*, elle évite de s'adresser directement à lui » (Morgenstern 2014, p. 250). Le caractère tardif de l'acquisition du « je » est dû au fait que celui-ci présuppose que l'enfant ait acquis un certain nombre de compétences langagières : la capacité à s'opposer (le « non » comme mise en place de

l'altérité enfant-adulte), à formuler des désirs, à effectuer des comparaisons, à faire des récits autobiographiques au passé marquant ainsi qu'il est apte à distinguer sa personne en tant qu'elle est agent d'un procès et sujet d'énonciation, à produire des discours rapportés (Maman a dit que ...) indiquant par ce biais qu'il sait différencier les prises en charge énonciatives (Morgenstern 2006, pp. 149-160). Deux processus concomitants – la différenciation et l'identification – doivent donc être mis en œuvre pour que l'enfant construise son identité (ou sa subjectivité ; cf. Benveniste 1966, p. 258-266) ; processus qui sont retardés chez l'enfant aveugle (voir l'autre aiderait à constituer son « je ») et entravés chez l'enfant autiste (emploi du « tu » pour parler de soi-même). Reste le cas des enfants qui – tel Victor de l'Aveyron rendu célèbre par le film de Truffaut *L'enfant sauvage* – n'ont pas été en contact avec le langage humain et pour lesquels les études n'ont pu que constater la quasi-impossibilité de leur apprendre à parler ; donnant ainsi à penser que leur incapacité à marquer une conscience de soi et à l'instancier signifierait une absence de sentiment d'identité. Le rapport que les enfants bilingues entretiennent avec l'identité a de même été trop peu étudié (cf. toutefois l'analyse très intéressante de Grosjean 2015, chapitre 9), et des études comparatives devraient être menées sur ce sujet qui contrasteraient le cas où l'enfant dispose de deux langues de prestige (l'anglais et le français, par exemple) du cas où celui-ci évolue entre une langue haute (l'anglais) et une autre issue du tiers monde. Les recherches effectuées sur les adolescents bilingues ou plurilingues tendent cependant à indiquer que les jeunes jouent de leurs capacités langagières et des différences culturelles qui leur sont associées pour endosser la personnalité adéquate à la situation (famille, amis, travail, etc.) qu'ils ont à vivre (Landry et al. 2013).

II. Pourquoi le concept d'identité n'est-il pas utilisé par les linguistes ?

Mise à part les sociolinguistes pour lesquels le concept d'identité fait sens (cf. « La langue, un ciment vers l'identité » dans ce volume), les linguistes ne recourent pas à cette notion dans leurs analyses, car la langue se distingue, d'une part, par son caractère évolutif (le français du début du XXe siècle n'est pas le même que celui que l'on parle de nos jours) et par sa propension à ne pas mettre en jeu deux expressions ou tournures syntaxiques qui auraient même sens. Ainsi, deux mots en relation de synonymie se distingueront toujours soit par une différence de signification (décoloré/délavé), soit par une disparité de niveau de langue (chaussure/godasse). De même, deux tournures syntaxiques en relation paraphrastique ne seront jamais totalement équivalentes du point de vue de leur sens (« Qui n'a jamais douté n'est pas pleinement homme/Le doute est constitutif de la condition humaine »). La relation qui unit un mot à sa définition, posée par le logicien Gottlob Frege (1879, §8) en termes d'identité conduit, quant à elle, à une impasse (« puisque toute définition est une identité, l'identité elle-même ne peut être définie »), si bien que les lexicographes n'appréhendent pas les définitions des dictionnaires sous ce jour, même si le mot à définir peut être vu comme une abréviation de sa définition. Il s'ensuit qu'à l'emploi du terme « identité », les linguistes préfèrent recourir aux concepts de « similitude » ou d'« équivalence » en leur accolant, lorsque cela est nécessaire, les qualificatifs de « quasi » ou de « pseudo » (Fuchs 1982, p. 50-57).

De fait, il faut se tourner du côté des logiciens, qui ont pris les langues naturelles pour objet, pour voir apparaître des problématiques afférentes à la notion d'identité. Plus précisément, c'est principalement autour de la question de la référence des mots et des phrases que se cristallisera la réflexion en termes d'identité ou de concepts susceptibles d'en rendre compte. La notion d'« égalité », comprise au sens d'identité, sera ainsi convoquée par Frege (1892) pour rendre compte du fait que deux noms propres (L'étoile du matin et l'étoile du soir) puissent référer à un même objet (Vénus) et l'analyse de cette identité donnera lieu à une approche de la référence et de la signification (le référent – l'objet – ne s'obtient toujours qu'indirectement par le biais de la signification attachée au mot) qui marquera durablement le

courant de la philosophie analytique. Soutenant au contraire la thèse dite de la référence directe, les logiciens Russell (1918) et Wittgenstein (1921) en appelleront à la notion d'« isomorphisme » (entre réalité et langage) pour asseoir leur conception de l'atomisme logique selon laquelle les propositions seraient les « miroirs » des différents états du monde. Enfin, dans le cadre de la sémantique des mondes possibles, Kripke (1972) utilisera le concept d'« identité au travers des mondes possibles » pour mettre en avant que les noms propres fonctionnent comme des « désignateurs rigides » ; signifiant par ce terme qu'ils ont pour spécificité de référer au même objet dans tous les mondes possibles (où cet objet existe).

Point d'identité en langue, même si celle-ci permet de se constituer une conscience de soi et si cette apparente contradiction peut surprendre, elle n'est pas sans rappeler que la langue, de par sa capacité à parler d'elle-même, engendre des paradoxes sémantiques (Grelling 1936, Godart-Wendling 1990) qui, eux, mettent à mal la notion d'identité.

Bibliographie

- BENVENISTE, Emile. 1966. *Problèmes de linguistique générale*, tome 1, Gallimard.
- DARWIN, Charles. 1877. « A biographical sketch of an infant », *Mind*, vol. 2, p. 285-294.
- FREGE, Gottlob. 1879. *Begriffsschrift*, Halle. Trad. fr. *Idéographie*, 2000, Paris, Vrin.
- FREGE, Gottlob. 1892. « Über Sinn und Bedeutung », *Zeitschrift für Philosophie und philosophische Kritik*, vol. 100, p. 22-50. Trad. fr. « Sens et dénotation », dans *Ecrits logiques et philosophiques*, 1971, p. 102-126, Paris, Seuil.
- FUCHS, Catherine. 1982. *La paraphrase*, Presses Universitaires de France.
- GODART-WENDLING, Béatrice. 1990. *La Vérité et le menteur*, Paris, éditions du CNRS.
- GRELLING Kurt. 1936. « The Logical Paradoxes », *Mind*, vol. XLV, p. 481-486.
- GROSJEAN, François. 2015. *Parler plusieurs langues : le monde des bilingues*, Paris, Albin Michel.
- KRIPKE, Saul A. 1972. *Naming and Necessity*, Harvard University Press (1980). Trad. fr. *La logique des noms propres*, Paris, éditions de Minuit.
- LANDRY Rodrigue, ALLARD Réal et DEVEAU Kenneth. 2013. « Bilinguisme et métissage identitaire : vers un modèle conceptuel », *Minorités linguistiques et société*, vol. 3, pp. 56-79.
- MORGENSTERN, Aliyah. 2006. *Un JE en construction. Genèse de l'auto-désignation chez le jeune enfant*, Orphys.
- MORGENSTERN, Aliyah. 2014. « Je comme un autre. Les premiers récits autobiographiques chez l'enfant », in Nathalie Depraz (ed.), *Première, deuxième, troisième personne*, Bucarest, Zeta books, pp. 234-251.
- MORGENSTERN Aliyah et PARISSE Christophe. 2017. *Le langage de l'enfant. De l'éclosion à l'explosion*, Presses Sorbonne Nouvelle.
- PARISSE, Christophe. 2002. « Le débat inné-acquis et le développement du langage à l'aube du 21^{ème} siècle », *Intellectica*, vol. 35, pp. 269-285.
- RABAIN-JAMAIN, Jacqueline et SABEAU-JOUANNET Emilie. 1989. « Playing with pronouns in French maternal speech to prelingual infants », *Journal of Child Language*, vol. 16, pp. 217-238.
- RUSSELL, Bertrand. 1918. « The Philosophy of Logical Atomism ». *The Monist*, vol. 28, p. 495-527. Trad. fr. dans Russell, *Ecrits de logique philosophique*, 1989, p. 335-442, Paris, Presses Universitaires de France.
- WITTGENSTEIN, Ludwig. 1921. *Tractatus Logico-Philosophicus*, *Annalen der Naturphilosophie*. Trad. fr. de Pierre Klossowski, 1961, Gallimard.